

Z'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Illustrated at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Do 18 avril 1908. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrheit Centigrade

SOMMAIRE.

3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, Théâtres, Feuilleton La Vision (1870). 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. La Lanterne Magique. Bonnette. Le Petit Ressuscité de Pâques. 8me PAGE. Poésie. Mondanités. Ohifrons. Les Cloches. Le Rameau Bénit.

A Washington.

La Chambre des Représentants de Washington a, comme on le sait, refusé d'accorder le crédit que demandait le gouvernement pour la construction de quatre gros cuirassés, persistant dans sa première résolution de ne permettre de mettre en chantier cette année que deux de ces bâtiments.

à la politique, et il en est très irrité. Ce qui m'irrite particulièrement dans toute cette affaire, a-t-il ajouté, c'est le fait qu'on l'a transformée en une question politique.

Ce n'est pas une mesure de parti et elle ne le sera jamais. Jackson, un démocrate, voulait une puissante marine; Grover Cleveland, un démocrate, fut le créateur de la marine moderne. Et maintenant Roosevelt, un républicain, veut que l'œuvre se poursuive, et elle se poursuivra.

Il est possible que M. Hobson s'illusionne quelque peu en croyant que le Congrès accordera les quatre cuirassés avant longtemps, mais il a raison de s'irriter que les législateurs, républicains et démocrates, aient introduit la politique dans une affaire dont elle aurait dû être soigneusement écartée.

Il n'y a certes pas péril en la demeure, et les Etats-Unis ne sont pas en danger parce que le Congrès a repoussé le projet gouvernemental, mais il n'en est pas moins regrettable que la politique ait été mêlée à une affaire intéressant directement la défense nationale. En cela, le représentant Hobson a parfaitement raison, et il est à espérer que le Congrès ne tombera plus dans la même erreur. La nécessité de la construction des deux cuirassés n'est pas incontestable, mais les législateurs auraient pu le dire tout simplement, au lieu de faire de la mesure projetée l'objet d'une querelle politique.

Le président Roosevelt paraît s'être consolé de son échec, et il s'occupe, annonce-t-on à Washington, des mesures à prendre pour mettre à la raison le gouvernement du Venezuela qui devient de plus en plus intractable et agressif. Il songerait, dit-on, à demander au Congrès l'autorisation d'envoyer au Venezuela un commissaire spécial accompagné de forces militaires et navales suffisantes pour qu'il oblige les Vénézuéliens à écouter ses représentations.

Il n'avait jamais été blessé. En Italie, au Mexique, à Wissembourg, à Fraschwiller, il eût dû retenir cent fois sur le carreau.

— C'est une des plus belles chances de soldat qu'on puisse rencontrer, disait-on de lui au régiment; pour tant de campagnes, pas une égratignure! Le commandant Merlier avait, avec une poignée d'hommes, défendu une des dernières maisons de Reichshoffen et arrêté l'élan de la horde prussienne acharnée à la poursuite de l'armée vaincue. Après Sedan, honteux et furieux de cette capitulation lâche, Merlier, après avoir trempé dans la boue de cette île de la Meuse où les Allemands avaient parqué nos soldats prisonniers, s'était, après avoir refusé de donner sa parole qu'il ne combattrait point contre la Prusse, échappé, au risque d'être repris et fusillé, gagnant la Belgique. De là, il était rentré à Paris par le dernier train venant du Nord, et il s'était rendu à l'hôtel du gouverneur de Paris. Il ne demandait pas un grade plus élevé, mais il réclamait le droit de commander à Paris, comme à Wissembourg, comme à Wörth, un bataillon. Le commandant Merlier fut un des plus intrépides en octobre, le jour de la sanglante tentative de sortie par la Malmaison et la Jonchère.

Le matin du 21 décembre, à l'attaque du Bourget, il fut frappé au milieu de la grande rue, pendant que son régiment se lançait bravement, poitrines découvertes, contre des murailles et des tranchées abritées.

Par un prodige d'énergie, le commandant, tombé de cheval, se tint encore debout, tandis qu'on sonnait la retraite; mais quand il voulut suivre ses fantassins, un éblouissement le prit, et, s'appuyant sur son sabre: — A moi! dit-il; mes enfants, ne partez pas sans moi!

Deux de ses hommes le ramassèrent sous une pluie de balles et le transportèrent dans une usine, à droite de la route du Bourget. Les fusillers marins avaient enlevé, quelques heures auparavant, cette usine comme à l'abordage, la carabine en bandoulière et la hache à la main. Elle était à nous. On laissa là le commandant durant de longues heures. Un officier de mobiles lui avait donné sa gourde, et, de temps à autre, Merlier numérotait ses lèvres d'un peu de cognac, mais sans boire; il savait que l'alcool, loin de réchauffer, débilite et glace.

Des ambulanciers, se disputant l'honneur de soigner un commandant, arrivèrent au bout de quelque temps. Ces hommes faisaient partie d'ambulances rivales. Le commandant leur dit: — Finissez de vous chamailler, et enlevez-moi, puisque je ne suis plus bon à rien!

On le coucha dans une voiture à côté d'un petit mobile de Paris, pâle, maigre, blessé à la poitrine, et qui, pendant la route, chantonait encore d'un ton narquois, comme pour braver le mal, ce refrain des "mobiles" de 1870, à la fois gamin et attristé:

La Prusse aura son heure! C'est pas toujours les mêmes qu'auront l'assiette au beurre!

Merlier n'était pas depuis douze heures au Grand-Hôtel que le chirurgien lui dit que la blessure requérait l'amputation; il regarda fixement le docteur et dit: — Il n'y a pas moyen de me sauver cette jambe? J'ai un fils au collège, il me faut l'élever, et je voudrais bien n'être pas mis à la retraite et aux impotents.

— C'est impossible, commandant.

— Notez que j'aimerais autant en finir que de me voir forcé de traîner comme un escargot avec un pilon comme soutien.

— L'os est broyé, mon commandant; nous serions impuissants à vous sauver si vous refusiez l'amputation.

— C'est bon; charcutier! On lui proposa de l'endormir avec du chloroforme pendant l'amputation; le commandant se mit à rire.

— Vous me prenez donc pour un ponet!

Il regarda, pâle, mordillant une cigarette de laquelle il tirait de temps à autre une bouffée, il regarda l'opération, cette jambe tordue qui était la sienne, ces instruments posés sur la linge blanc, ces aiguilles, cette charpie déposée en bourdonnets, et ce chirurgien qui, plus ému que lui, préparait toutes choses.

Durant l'opération, il ne poussa pas même un soupir, mais quand il vit ce moignon saignant, cette cuisse d'où s'échappait un sang noir et dont les chairs semblaient palpitantes, prises d'un frémissement nerveux, tandis qu'on le reconquist en recouvrant l'os blanc et coupé avec le lambeau de chair qui dépassait, il hocha la tête et dit: — Infirme, va!

II

Au moment où on le rapportait dans son lit, un officier prussien, pâle, élané, un lorgnon à l'œil et le bras en écharpe, entra dans la salle. On venait de le faire prisonnier, et il avait la main droite brisée. Cette main était encore gantée. Des sa main gauche, l'Allemand tenait sa casquette, et, froidement, il demanda à ceux qui l'entouraient: "où était son lit?". Quelqu'un lui désigna un lit voisin de celui du commandant Merlier.

Celui-ci vit l'officier prussien jeter sa casquette sur le lit, s'asseoir et regarder à droite et à gauche pendant qu'on retirait son gant collé à la chair et qu'on faisait à sa main broyée un premier pansement.

Merlier entendit qu'on agitait tout bas, parmi les médecins, la question de savoir si on laisserait le Prussien si près du commandant.

— Pourquoi pas? dit l'amputé en interrompant le colloque à voix basse; deux blessés ne sont plus ennemis.

A ces mots, l'officier prussien se retourna lentement du côté de Merlier.

— Vous vous trompez, monsieur, dit-il d'un petit air impatient, blessés ou bien portants, les Allemands et les Français ne peuvent jamais être des amis.

Merlier haussa légèrement les épaules.

— Avec votre main en compote et ma cuisse rasée, dit-il, nous sommes propres et nous avons bien le temps de discuter!... Ne craignez rien, ce n'est pas l'amitié qui m'entraînera jamais pour les incendiaires de Bazelles et les facultaires de femmes!

Le Prussien regarda Merlier et aperçut le képi du commandant suspendu à la tête du lit; — L'Allemand était lieutenant, — soit dédain affecté, il ne répondit pas.

On offrit encore à Merlier de le transporter ailleurs, de donner un autre lit au Prussien. Le commandant ne voulut pas. Il promit de ne point s'emporter, d'être calme.

— Après tout, disait-il, tant que je pourrai manier un sabre ou tenir un revolver, je serai bon à quelque chose!

Pendant deux jours, l'amputation parut avoir réussi, mais au bout de ce temps des symptômes alarmants parurent.

Merlier sentait vaguement à une faiblesse plus grande et aussi à la façon dont on lui parlait et dont on parlait de lui, qu'il était perdu.

Alors, il se dit qu'il voulait au moins voir son fils et l'embrasser.

Il n'avait pas voulu, jusqu'ici, qu'on dérangeât l'enfant, qu'on l'attristât. Maintenant, il le fallait. Il demanda un capitaine de son régiment, Lavoine, un vrai soldat, esclave de la discipline et de l'amitié.

Lorsque le capitaine fut à son chevet, Merlier lui dit: — Causez-moi un moment... Mon cher, nous sommes battus, culbutes, perdus peut-être pour l'instant. Mais il faut savoir à quoi cela tient. Nous avons mérité nos défaites. Tous depuis le premier jusqu'au dernier, nous avons abdicqué, nous nous sommes endormis sur nos lauriers, nous avons oublié que le patriotisme, l'esprit de dévouement, l'amour du drapeau sont des vertus pareilles à des plantes qu'il faut arroser chaque jour. La vie nous était trop facile. Nous étions trop heureux, malgré nos plaintes... Je ne parle pas seulement de l'armée, de l'officier devenu faraud, du soldat devenu donniculet, de tout ce monde à qui il fallait des londrès, du café et des somnifères doux: je parle aussi de la nation... Nul pays n'était comme le nôtre payé par le luxe au point d'en être amolli et, avec cela nous gardions le prestige de la grande conquise par nos aïeux. Mais qu'étaient-ce que cette fausse grandeur et cette richesse d'apparence sans la vitalité dans les moeurs. Les jeunes gens ne pouvaient supporter le poids d'une défaite. Débuter par Sedan, c'était dur! Alors ils ont demandé à la balle à l'ennemi et beaucoup l'ont trouvée. Moi, j'ai fait antichambre avant de la rencontrer: de Fraschwiller au Bourget, cinq mois passés. Mais quel mourir bien, c'est quelque chose, mais ce n'est pas tout, je dirais presque que ce n'est rien; il faut vivre et grandir, c'est la loi du progrès, c'est la loi de tous, nations et individus... Or, pour durer, corrigeons nous. Le jour où nous aurons acquis la conviction de notre faiblesse, de nos défauts, de notre mauvaise éducation, de notre vanité nationale et privée, ce jour-là nous serons bien près de nous relever. Je n'aurais peut-être pas vu ça, même en supposant que j'eusse survécu à l'amputation. Mais d'autres le verront! Vous le verrez peut-être, vous, Lavoine! Et dans tous les cas, il y aura quelque chose qui me fera vivre... Merlier s'arrêta un instant.

— Ecoutez, dit-il en tendant la main à son ami. Il y a à Paris, au collège Chaptal, un garçon... la dixième... que je fais élever là. Ma femme étant morte jeune, le pauvre petit n'a jamais été bien dorloté. Mais c'est un brave enfant et je mettrai ma main au feu qu'il sera un homme. C'est à vous que je confie son éducation, le soin de lui apprendre que je ne bondais pas au feu et le souci de lui conserver les quatre sons que je laisse après moi... Je puis compter sur vous, Lavoine!

Le capitaine serra la main de Merlier. Il avait des larmes dans les yeux. Le mourant souriait: — Allons, dit-il, je vous remercie, mon ami!

IV

Le lendemain, le commandant, qui s'affaiblissait de plus en plus, demanda à voir son petit Georges.

On amena le collégien, tout

ému dans ce dortoir de moribonds: c'était un enfant pâle et triste, l'air sérieux et bon.

Le commandant l'embrassa. — Ecoute, Georges, dit-il, j'ai attendu de te voir pour mourir. Oui, je vais m'en aller. C'est fini. Tu ne me reverras plus. Mais tu m'aimeras, mon petit Georges? Je t'ai beaucoup et bien aimé, moi!

— Oh! dit l'enfant, retenant ses sanglots, tu m'as aimé si bien que personne ne m'aimera plus comme ça!

— Ne dis pas cela, fit le commandant... Et, montrant le capitaine Lavoine: — Tiens! voilà quelqu'un qui me remplacera: respecte-le et obéis à tout ce qu'il te dira!

Il prit la tête de l'enfant à deux mains, et tout bas en l'embrassant, comme moi; ne l'oublie pas et sois un homme!

L'enfant répondit d'une voix lente: — Oui, un homme... comme toi!

— Mais plus heureux que moi, dit le commandant, car Dieu te garde de revoir ce que nous avons vu depuis Wissembourg!

Il posa ses deux mains à plat sur son lit, fit un effort violent pour se redresser un peu et, dressant d'une voix brève, stridente, à l'officier prussien qui, assis sur son lit, de sa main gauche feuilletait un livre: — Monsieur, dit-il... oui, vous là-bas, lieutenant... donnez donc votre adresse à ce petit, qu'il aille vous rendre votre visite!

L'officier prussien se redressa, à la fois étonné et ironique, et son regard pâle rencontra les yeux du petit Georges attachés et rivés sur lui: il essaya de sourire et ne répondit pas.

Une sorte de transformation soudaine s'était faite sur le visage du commandant: il ouvrait ses paupières, il tournait et retournait sa tête, qui braquait, avec un soupir, retomba livide sur l'oreiller.

— Mort! cria l'enfant en se jetant sur ce corps épuisé, est-ce qu'il est mort!

Et il regarda le capitaine en pleurant.

Le commandant Merlier n'était pas mort. Mais il ne devait pas, comme on dit, passer la nuit. Le soir, l'enfant était toujours à ses côtés, — il appela doucement: "Georges! Georges!" Et regardait fixement son fils: "Où est-tu?" lui demandait-il. Ses yeux ouverts ne voyaient plus.

— Je sais là, dit l'enfant effrayé. A cette voix, un sourire de joie même souleva la moustache grise de Merlier.

— Je te croyais parti, fit-il... Trêve à tant mieux!

Alors, il tendit à l'enfant sa large et vaillante main, où Georges mit sa petite main tremblante.

— Mon fils, dit le mourant d'une voix lente, fil de soldat, deviens soldat un jour. Et retiens mes paroles, retiens-les, ce sont les dernières que tu entendras de moi. Sois le soldat de la patrie humiliée, qu'il faut venger, et de la France à refaire. Travaille, étudie, cherche, médite, apprend, et quand tu auras, toi et ceux de ton âge, rendu par la science, par le travail, par la force du droit, à la patrie sa grandeur, reviens alors frapper de la petite main devenue forte sur ta pierre où je vais dormir, et dis moi quatre mots, quatre mots seuls, mais dis-les: "La revanche est prise!"

En face, le commandant Merlier prononça encore quelques mots que l'enfant seul entendit.

Debout, l'officier prussien écoutait cette voix sépulcrale qui

semblait déjà venir d'outre-tombe, pareille à une voix de prophète, et il lui sembla, dans une hallucination qu'il attribua plus tard à la fièvre, à l'ombre de la nuit, aux fantômes produits par les veilles éveillées, il lui sembla qu'il voyait cet enfant grandi, menaçant, l'épée au poing et marchant d'un air résolu, un agitant son glaive vers un grand fleuve immense, le "vieux père Rhin," dont l'eau verte mugissait au loin. Illusion, sans doute.

L'enfant, à genoux, les lèvres sur la main froide de Merlier, pleurait immobile.

Quant au commandant, il était mort.

Pour nous, hommes d'une époque de transition, d'expiation et d'une génération sacrifiée, ce vaincu qui venait d'expier représentait la France d'hier; cet enfant qui priait, se vengeait prêt à grandir, personnifiait la France de demain!

ORPHEUM.

En tête du programme de vaudeville qui sera inauguré ce soir à l'Orpheum se trouve le numéro de M. John C. Rice et de Miss Sally Cohen, des artistes de talent qui jouent une spirituelle pièce fantaisie qui a pour titre "A Bachelor's Wife".

Les autres numéros sont ceux de Olympe Desvay, dont les chevaux et chiens dressés sont remarquables, de Miss Sadie Sherman, comédienne et chanteuse, et très verve dans Part de la mimique, de Dorothy Kenton, une très jolie virtuose du piano, de John et Mae Burk, qui jouent une intéressante comédie, de Caron et Farnum, des gymnastes burlesques, et de Jacob et de ses nièces.

Mlle Toona, qui représente l'Artiste Club d'Europe en Amérique, montre cette semaine des vues du grand Sud-Ouest à l'Orpheum. Ces vues sont de véritables œuvres d'art, richement coloriées et d'une exactitude inattaquable. Les personnes qui ont visité le Sud-Ouest affirment qu'il n'y a pas un seul détail qui ne soit exact et d'un réalisme frappant. Parmi ces vues de grande valeur se trouvent les "Habitants des Cavernes", les "Forêts Pétrifiées", les "Canyons du Colorado", etc.

CIRQUE FARANTA

La parade des chevaux, des chiens, des cages et autres animaux du Cirque Faranta, hier dans la partie inférieure de la ville, a excité vivement la curiosité, surtout chez les enfants. Le clown et sa mule ont obtenu un succès phénoménal.

La grande tente installée près de la remise des cars de la rue du Canal était très bien garnie hier soir, et il y aura certainement foule aux deux représentations d'aujourd'hui.

CONCERT.

Le soir du 25 avril un concert vocal et instrumental sera donné dans la salle des Alumni des Jésuites, et sous le haut patronage de l'archevêque de New Orleans, ce de plusieurs artistes de la troupe d'Opéra Milano restés dans notre ville.

Un brillant programme sera préparé pour cette occasion. Il sera exécuté par Miles Pizzutti et Smizis et MM. Wilman, Paccini, Pinazzon, Balestri et Baravolli de la troupe Milano, avec le concours de Miss E. Mohr, Miss Roberts et M. E. Back, des chanteurs très bien doués de notre ville.

Croix-Vitré voyait toujours, autour de lui, les figures auxquelles il était habitué.

Bruquement, le personnel se renouvela. Ce furent des figures nouvelles. Et les gens, ne reconnaissant que Laurent, Michel et Nathalie pour leurs maîtres, se concilièrent fort peu du paralytique. Rose ne pouvait pas suffire à tous les soins qu'il fallait à un malade, et c'était en hésitant, et avec des réticences à haute voix — sachant qu'on ne leur en tiendrait pas rigueur autrement qu'ils s'y résignaient. C'était une douleur et une blessure de plus infligées au vieillard. Et pourtant, Rose remarqua qu'il s'en préoccupait à peine. On eût dit qu'il était soutenu par une espérance supérieure et que rien ne prévaldrait en lui, à côté de la joie intime où il vivait.

A chacun de ces affronts, son regard disait à Rose: — Laissez-le faire. Ne nous révoltons pas. Je m'attends à plus de misères encore.

Nathalie n'osa élever la voix, faible et tremblante devant ses fils. A peine put-elle obtenir, chez le personnel recruté par Laurent, les marques extérieures du respect qui était dû doublement au comte de Croix-Vitré.

Puis, il y eut, tout à coup, un grand remue-ménage au château. Toute une armée de tapissiers ébranlés et décollants. Les yeux inquiets du comte interrogèrent Lisou.

— Je ne sais, dit-elle... C'est un aménagement nouveau que l'on prépare... au rez-de-chaussée et au premier étage... Plaisirs chambres sont réunies en une seule. Il semble qu'on veuille changer l'ancienne destination des appartements... Croix-Vitré parut rassuré. Il ne le fut pas longtemps.

Laurent se chargea d'avertir de ce qu'il avait résolu.

— Petite, vous voudrez bien prévenir mon oncle que nous sommes obligés de lui donner un autre logement... J'ai disposé du sien... Demain, on vous aidera à transporter vos affaires et les siennes, là-haut, au second... Il y sera mieux... vous aussi... Vous aurez plus d'air, bien que les fenêtres donnent sur la cour... et vous serez, surtout, plus tranquilles... Le comte de Lisou se serra. Mais elle baissa la tête, en signe d'obéissance.

Le lendemain, en effet, le déménagement avait lieu. Et deux hommes enlevèrent le fauteuil dans lequel se trouvait le paralytique pour le transporter au second étage.

C'était, près des combles, deux petites cabines communiquant l'une avec l'autre et qui avaient servi longtemps de chambre de débris. On y avait jeté un mauvais tapis dont on voyait la corde. Aux fenêtres étroites, on avait pendu des rideaux de calicot. Et on avait collé du papier

de tenture à grands ramages contre les murailles blanchies à la chaux, afin de donner à cet intérieur une apparence moins misérable.

Le comte de Lisou se serra un peu plus: — Mon père! Mon pauvre père! murmura-t-elle. Et une sourde colère montait en elle, devant tant de ornât et d'ingratitude.

Lui paraissait calme et, chose étrange, toujours inensible. Le docteur de son regard, fixé sur Lisou, ne se démentait pas un seul instant.

Sans doute qu'il s'attendait à bien d'autres supplices!

Mais puisqu'on lui laissait Rose, que demandait-il de plus? Elle ouvrit la fenêtre et avança la tête au dehors. On avait vue dans la cour, vers les bâtiments de service, les remises, les écuries et les chenils. Par-dessus, on apercevait, au loin, les cimes des arbres de la forêt.

Elle soupira. Elle savait qu'une des joies du comte était de s'approcher de la fenêtre et de rester en contemplation durant des heures, devant le paysage favori des Vosges qu'il aimait, ce paysage dont il connaissait chaque coin, chaque détail... Avec une méchanceté qui n'était point due au hasard, mais qui avait été étudiée et réfléchie, on lui retirait ce plaisir.

— Ce n'est que provisoire!

avait déclaré Laurent. Que leur réserverait-il encore? Les enverrait-il loger dans le grenier? Ou bien, les aménagements terminés, leur rendrait-il l'ancien logement si commode, clair et joyeux, du rez-de-chaussée, qui donnait sur la vaste terrasse?

Elle attendit quelques jours, mais n'entendit parler de rien.

— C'est ici que nous devons vivre... arrangeons-nous pour cela... Et cachant sa tristesse, qu'elle éprouvait non pour elle, mais pour lui, elle reprit, lâchant, les habitudes qu'elle avait en bas.

Le printemps, déjà, n'était pas éloigné. La neige était fondue. Il y avait des journées de soleil. Les oiseaux commençaient à se remuer, à se battre et à chanter aussi.

— Je n'ai pas achevé l'histoire des Fils du pêcheur, lui dit-elle un jour. Le sourire du vieillard lui dit clairement: — Continue ta gentille légende. Et elle reprit: — Un an et un jour se passèrent. On commençait déjà les réjouissances des noces quand arriva dans la ville l'ainé des fils du pêcheur qui se logea dans une hôtellerie. Une vieille femme lui dit: "Il y a aujourd'hui un an et un jour, tout le monde était dans la tristesse et maintenant tout le monde est dans la joie. Tout

charbonniers ont délivré la "princesse qui allait être dévorée par une bête à sept têtes" et le roi va la marier à l'un d'eux."

Le jeune homme dit alors à son oncle: "Va me chercher ce qu'il y a de meilleur chez le roi. Le chien lui apporte deux bons plats. Les cuisiniers du roi se plaignirent à leur maître et celui-ci envoya de ses gardes pour voir où allait le chien. Le jeune homme les tua tous à coups de lance, à l'exception d'un seul qu'il laissa en vie pour rapporter la nouvelle... Puis il dit au chien d'aller lui chercher les meilleurs gâteaux du roi. Le roi envoya d'autres gardes que le jeune homme tua comme les premiers. "Il faut que j'y aille moi-même!" dit le roi. Il vint donc dans son carrosse, et y fit monter le jeune homme et le ramena avec lui au château.

— Là, il l'invita à prendre part au festin des fiançailles... Le récit de Lisou fut interrompu. On frappait à la porte. Elle alla ouvrir.

C'était Laurent, deux domestiques l'accompagnaient. — Je vous ai dit que ce logement n'était que provisoire. On va vous transporter, mon oncle, dans celui qui est définitif... Ne vous occupez de tout ce qui est ici se fera sans vous... Deux heures après, ils étaient installés dans la cour, au rez-de-

chaussée. Ils occupaient l'emplacement de l'ancienne sellerie, qu'on avait distribuée en deux chambres. C'était deux pièces basses de plafond, carrelées et froides. Quelques brins de bois brûlaient dans une cheminée bâivement construite. De la fumée était rabattue là par les rafales. Cela sentait l'humidité. Une incandescence dans le cabinet réservé à Lisou. A peine assez de lumière pour s'y mouvoir. Une fenêtre dans la chambre du comte, celle-ci assez aérée.

En face, c'était le chenil et les écuries qui formaient leur limite d'horizon.

La suite à dimanche prochain.

Première Communio.

Nous venons de recevoir de Paris un assortiment d'articles religieux très complet et du meilleur goût, spécialement choisis pour la Première Communio.

Lafargue Department, attaché au Parker, Blake Co. Ltd, Building, 213, rue Tchoupitouais.

Hôpital des Yeux, des Oreilles, du Nez et de la Gorge.

Conformément à la charte de l'Hôpital des Yeux, des Oreilles, du Nez et de la Gorge, la réunion annuelle des membres du Board of Trustees aura lieu le mardi 21 avril à huit heures du soir, dans la salle des Trustees de l'institution, Elks Place, 165. C'est la première réunion annuelle

qui se tiendra dans le nouvel édifice.

Ventes inscrites au bureau d'aliénations.

Frank C. Duvic à 3me District Bldg. Association, terrain Bermuda, Pelican, Seguin et Delaronde, \$4,500. Acquéreur à Mme Chris Nelson, même propriété, \$2,900. Lucien J. July à Suburban E. et L. Association, terrain, St. Philip, Dumaine, Lopez et Reddon, \$5,000. Acquéreur au vendeur, même propriété, \$5,000. Mlle M. Anais Pilié et als à Julien R. Dupuy, terrain, Royale, Chartres, St. Philippe et Dumaine, \$4,700. Hy J. Bergeron à la Dixie Home'd Ass'n, terrain, Toulouse, St Pierre, Olympia et St Patrick, \$500. Ve Henry Hoffman, terrain, Roman, Derbyng, Annette, St Antoine, et terrain, Bourbon, Prieur, Roman et Tour, \$4,000. Quaker Realty Co., Ltd, à la United Fruit Co, 2 terrains, Mandeville, Espagne, Grant, Miro, \$500. Jno H. Hoffman et Al à la même, 25 terrains, dans le même lot, \$6,500.

A LA LIBRAIRIE FRANÇAISE

AD. REMOND, 333 RUE BOISSON, Nouvelle-Orléans, Lne.

Tous les ALMANACHS pour 1909 romans, Nouvelles et Livres d'ARTS, N.E.E., Publications de Noël. Joli assortiment de Cartes Postales. Nos clients pour l'ALMANACH E.B. HERTZ sont priés de envoyer leur commande le plus tôt possible - cette publication s'épuise très vite. 28 oct - 12a - dim